

marrainé, Madame Bertin, femme d'un ingénieur de marine d'un grand mérite, *prêté* par le gouvernement français au gouvernement japonais, pour la construction de vaisseaux de guerre et de ports sur les côtes du Japon. Là, à si bonne école, Madame Bertin pouvant à juste titre redire ce vieux refrain de son pays : *Bretonne et catholique toujours*, Anne-Marie se fortifia dans sa foi nouvelle, et fut initiée à ses habitudes d'une maîtresse de maison.

Bientôt son fiancé revint au Japon ; Monsieur Bertin l'avait justement connu en France, le mariage se fit en famille ; quoique la jeune fille fût seule chrétienne, parents et amis païens assistèrent au contrat de mariage et à la messe qui suivit. Tout allait au mieux, le mari avait une jolie position, la jeune dame était recherchée de tout le monde ; rien ne manquait plus au bonheur des deux époux, qu'un enfant qui allait bientôt naître : on l'attendait comme une dernière bénédiction. lorsque tout fut changé en un jour : ce qui devait mettre le comble à leur bonheur, fut précisément ce qui le renversa de fond en comble. La jeune femme succomba à vingt ans sur le *champ de bataille de la maternité*, en dormant le jour à son premier né, et en faisant la volonté de Dieu, à laquelle elle se soumettait avec amour... La douleur et les regrets qui éclatent en pareilles circonstances sont les mêmes dans tous les pays, il est inutile de les décrire... Ce qui est intéressant de savoir, c'est la manière dont les choses se passèrent ensuite, dans un pays comme celui où nous sommes, et dans une famille de cette condition, dans laquelle il n'y avait de personne chrétienne que celle qui venait de mourir. Or, voici ce qui arriva. Quand sa fille reçut le baptême, le comte Goto avait promis de lui laisser sa liberté religieuse. Lors du mariage, le mari avait fait la même promesse ; tous deux ont tenu leur parole jusqu'à la fin. Dès que la jeune dame fut morte, le père et le mari furent les premiers à demander qu'on l'enterât avec les cérémonies de l'Eglise catholique. Les Sœurs, anciennes maîtresses de la défunte, et le missionnaire chargé de la paroisse furent appelés et priés de régler eux-mêmes tout ce qui serait nécessaire pour le bon ordre et la magnificence des funérailles. C'est assez dire que tout fut en effet magnifique ; il n'y a pas de famille chrétienne où ces tristes préparatifs puissent se faire avec plus de convenance et de respect. La cérémonie fut encore plus extraordinaire. L'Eglise était tout entière tendue de noir. L'assistance était presque toute païenne. Le comte Goto, ancien conseiller d'Etat, et maintenant membre du Conseil privé de l'Empereur, a naturellement beaucoup de *personnages* parmi ses parents et ses amis. Ces hauts fonctionnaires en uniformes, beaucoup de grandes dames, dont quelques unes en costumes de cour, n'avaient jamais vu ni église, ni messe. Leur tenue fut saisissante, tant ils étaient visiblement frappés de cette grandiose nouveauté. Le moment le plus touchant fut celui où quelques pauvres enfants des Sœurs, placées à l'écart dans un coin de l'église, commencèrent à chanter avec un tout petit souffle *Kyrie Eleison, Kyrie Eleison*, ce eut dit un soupir d'outre-tombe ; à ce moment, il y eut comme un